

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 13 septembre 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Notre journal — Notes et impressions.—Déclaration, par Carlos.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Naverv.—Nos gravures : Le lieutenant Greely ; Lord Rayleigh ; Le commandant Fournier.—Nos primes.—Récréations en famille : Enigme, charade, rébus.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Le lieutenant A.-W. Greely, chef de l'expédition américaine au pôle Nord ; Lord Rayleigh, président de l'Association pour l'avancement des sciences ; Le commandant Fournier, négociateur du traité de Tientsin.—Montréal : Carré Victoria ; Place-d'Armes ; Le collège McGill ; Le port ; Pont Victoria.—Gravure du feuilleton.

ENTRE-NOUS

Le choléra, après s'être heurté en France contre le dévouement des médecins et des sœurs de charité, ainsi que contre les excellentes mesures hygiéniques prises par les autorités locales, s'en est allé en Italie où il fait sa moisson en toute sûreté.

En toute sûreté, dis-je, car ces italiens, qui sont gens peu soigneux de leur naturel et semblent ignorer les premiers principes de l'hygiène, viennent dès l'apparition des premiers cas de la terrible maladie, de donner au monde le plus triste spectacle en venant en aide pour ainsi dire eux-mêmes au choléra.

Dans plusieurs villes, il est impossible ou presque impossible aux médecins de remplir leurs devoirs, et dès que l'un d'eux sort pour aller soigner un malade, la populace l'attaque, le poursuit et le menace de mort. On les accuse d'empoisonner les malheureux atteints par la maladie ou de provoquer l'extension de l'épidémie.

Si un étranger s'aventure dans leur ville, on le chasse comme une bête fauve, on le traque partout, on le frappe—on en a même tué.

Enfin, tout le monde perd la tête, et malgré tous les conseils qu'on leur donne, les Italiens continuent de plus belle à manger melons, fruits verts, etc., à boire de l'eau glacée, et meurent comme des mouches.

* *

On se plaint tous les jours de l'émigration canadienne ; on ne cesse de répéter sur tous les tons qu'il est inutile d'aller chercher si loin ce que nous avons près de nous, la terre, du travail, et par conséquent le pain d'abord, et plus tard, à force d'énergie, l'aïssance sinon la fortune.

On dit tous les jours dans les journaux, dans les réunions publiques, dans les familles même : "Si vous avez de bons bras et du courage, allez au nord, à l'ouest, il y a là des bois et des prairies qui attendent le défricheur, il y en a de quoi nourrir des millions de personnes. Vous y serez libres et vous y vivrez tranquilles."

Tout cela, vous le savez aussi bien que moi, mais voici du nouveau : Un Anglais, un général qui s'est rendu célèbre en Angleterre par la prise du Fort Garry, un enfonceur de portes ouvertes, veut nous enlever six cents compatriotes d'un seul coup.

Notez qu'il précise bien qu'il lui faut surtout des Canadiens-français, forts, solides, habitués aux rudes travaux des bois, pouvant ramer sans repos du matin au soir, durs à la fatigue, sobres, etc.

Le dessus du panier, quoi !

Et savez-vous où il veut les conduire, ces braves gens qui aiment tant l'air pur des forêts, si nécessaire à leurs larges poumons, qui revoient toujours avec plaisir la neige et les longs hivers, parce qu'ils supportent facilement les plus grands froids et les plus rudes tempêtes ?

Il veut tout simplement les emmener en plein désert de sable, dans un pays où un arbre est une rareté et où on n'a jamais de neige ni de glace.

C'est dans un climat énervant, sous un soleil de plomb qu'il veut mener ces enfants du nord.

* *

Plusieurs personnes connaissant l'Égypte — car c'est là la terre promise du général Wolseley — n'hésitent pas à dire que ce serait un meurtre pur et simple.

Les dernières nouvelles disent que le recrutement se fait difficilement, et je vous avoue que j'en suis

très heureux, car toute cette affaire ne me dit rien qui vaille.

Plusieurs journaux se sont évertués à trouver dans la demande du général Wolseley un témoignage rendu aux qualités de notre race, d'aucuns même ont dit : " Quel honneur on nous fait ! " Merci de l'honneur ; on sait comment l'ex-commandant des forces militaires du Canada a rendu justice aux Canadiens lors de l'expédition de la Rivière-Rouge, qu'il commandait, et on sait à quoi s'en tenir sur ce point.

Non, la question se réduit à ceci : il faut des bataillons, on en cherche au Canada et on offre quarante piastres par mois, c'est à prendre ou à laisser. Eh bien ! on choisit et on laisse.

Ce n'est pas une question militaire pour nous, c'est une simple affaire d'argent qui serait trop à notre désavantage et, comme le dit le *World*, il est complètement inutile pour nous d'aller faire là-bas l'office de simples domestiques de l'armée anglaise.

* *

M. Eno, l'illustre banquier américain, a un de ses compatriotes, un concitoyen même, de la haute société de New-York, qui se trouve à peu près dans la même position que celle où il était lui-même il y a quelques mois.

Je dis à peu près, car il y a cette différence que cet autre *dude*, très *pschutt*, a fait une partie de ses mauvais coups en Canada.

Ce gentilhomme, fils du Dr de Wolf, célèbre médecin de New-York, après s'être rendu coupable de bigamie, est venu à Montréal avec sa femme numéro deux, une actrice, est descendu à l'hôtel Windsor, et, après avoir épuisé son escarcelle, a eu recours à des moyens peu délicats pour subvenir aux frais de sa couteuse existence. Il a commis des faux, a été arrêté et se trouve actuellement à l'hôtel Payette, où il est couché, nourri et blanchi aux frais du gouvernement.

Comme Eno, ce monsieur de Wolf compte sur son papa pour le tirer d'affaire, mais jusqu'à présent l'auteur des jours de ce cascadeur ne semble pas disposé à s'occuper de son héritier. On dit même qu'en apprenant son arrestation il aurait dit qu'il ne voulait s'occuper ni d'un mauvais fils ni de sa victime.

Nous verrons comment se terminera ce scandale.

* *

Une autre affaire qui a fait assez de bruit à Montréal, pendant la semaine dernière, c'est la fuite d'un employé bien connu du monde élégant anglais, un nommé Howe, commis d'un courtier de la rue Saint-François-Xavier.

Cet employé, profitant de la maladie de son patron, s'est livré à quelques virements de fonds tout à son avantage, et commençait à mener la vie à grandes guides, jetant l'argent par les fenêtres, quand des amis du courtier, remarquant ce train de vie peu en rapport avec les modestes appointements d'un simple commis, crurent devoir demander un état des livres.

Howe, pressentant que tout allait se découvrir, prit la poudre d'escampette et doit se promener quelque part dans la grande république, notre voisine.

C'est ainsi qu'on fait échange de filous, on nous envoie de Wolf, nous expédions Howe.

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Allons, vite, une bonne révision de la loi d'extradition et chacun gardera ses grepins chez lui.

* *

J'expose, tu exposes, il expose, nous exposons, etc., etc., vous savez la suite et vous pouvez conjuguer tout le verbe.

Oui, tout le monde expose : qui le produit de son industrie, qui son chien, qui ses carottes, qui ses fleurs ; enfin, on n'entend parler que d'expositions de toutes sortes.

Nous avons l'exposition universelle, l'exposition d'horticulture, l'exposition des chiens, l'exposition de Caughnawaga, etc.

Vous n'attendez pas un compte-rendu, cela est évident, les journaux quotidiens vous ont tenu au courant de tout, et du reste vous êtes allés probablement vous-même visiter le palais de cristal, c'est pourquoi je vous en parle comme si vous aviez tout vu.

Comment trouvez-vous les statues d'Ezechias et de Jérémie, de notre artiste Hébert ?

Superbes, n'est-ce pas ?

Je vous en ai déjà parlé, je les ai vues depuis

longtemps dans son atelier, j'ai vu le sculpteur à l'œuvre fouillant le bloc d'où il a fait sortir les deux prophètes, et c'était merveille que de voir la main de l'artiste obéir à son inspiration, creuser, tailler le bois et l'animer et le faire vivre.

* *

A côté de M. Hébert, vous remarquez le nom d'un autre exposant, celui de M. Laperle, un de ses élèves en train de devenir maître lui-même.

Ces exemples d'artistes, qui se sont formés chez nous, portent en eux-mêmes leur enseignement : c'est que nous devons étudier la sculpture, le dessin, la gravure, l'architecture, etc., ces arts sérieux pour lesquels les canadiens ont tant de dispositions et qui offrent tant d'avenir.

Les classes du soir établies à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sorel, etc., par la Chambre des Arts et Manufactures, devraient compter quatre fois plus d'élèves qu'il n'y en a d'ordinaire.

L'enseignement est gratuit, les cours sont organisés d'une manière parfaite, et il ne faut aux jeunes gens qu'un peu de courage et aux parents un peu d'énergie pour persuader leurs enfants d'assister à ces leçons.

Espérons qu'il y aura progrès cette année.

* *

Une rumeur étrange fait le tour du monde en ce moment, rumeur invraisemblable au premier abord, mais qui semble tous les jours prendre plus de corps et qui pourrait bien devenir une réalité.

C'est d'abord une ombre légère,
Un petit bruit rasant la terre.

Puis les dépêches se succèdent, et on en arrive à admettre que la chose aurait rien d'extraordinaire.

Cette ombre, ce petit bruit, cette rumeur, cette nouvelle, c'est une alliance entre ces ennemis mortels, la France et l'Allemagne.

Bismark, avant de s'endormir du dernier sommeil, voudrait faire de l'Allemagne une puissance maritime.

Mais elle n'a que deux ports ; comment faire ?

Vous connaissez la prière du Normand ? " Mon Dieu, dit-il, je ne vous demande pas de propriétés, faites seulement que mon voisin en ait."

Le malin sait qu'il trouvera toujours le moyen de s'en annexer une partie.

Le voisin, dans le cas qui nous occupe, c'est la Hollande, dont le roi va mourir, et son héritier étant mort, la couronne menace de tomber de lance en quenouille, aussi le chancelier de fer a-t-il l'œil sur les beaux ports qui feraient si bien son affaire.

Pour en arriver à ses fins, il a déjà réussi, d'une manière aussi extraordinaire qu'habile, à monter la tête à la France contre l'Angleterre, qui a intérêt à ne pas laisser l'Allemagne devenir puissante sur mer.

Le prix de cette alliance n'est pas encore fixé, mais je crois que jamais la France n'en voudra entendre parler d'une manière sérieuse sans qu'on lui rende l'Alsace et la Lorraine.

Pendant qu'on négocie secrètement, les points noirs s'accroissent.

* *

La question chinoise est le grand sujet de discussion de tous les pays ; la France, la Russie, l'Allemagne l'Angleterre, tout le monde s'en occupe, et nous même nous nous y intéressons non-seulement parce que notre mère patrie est en guerre avec la Chine, mais parce qu'il s'agit pour nous d'un grave problème social qui a déjà été agité, discuté chez nos voisins.

C'est à propos de l'immigration des fils du céleste empire dans la Colombie Anglaise.

L'affaire a même pris des proportions telles que le gouvernement s'en est ému, et qu'une commission a été nommée pour arriver à donner une réponse à ce point d'interrogation qui se dresse gros d'appréhensions, sinon de dangers : Devons-nous permettre aux Chinois de s'établir chez nous ?

L'hon. M. Chapleau, qui arrive des Montagnes Rocheuses et qui a pris part aux travaux de la commission, est d'avis que pour le moment il n'est pas nécessaire de recourir à un ostracisme de la race aux yeux bridés, et qu'au contraire les bias de John Chinaman nous sont indispensables pour aider au développement de certaines industries.

L'hon. secrétaire d'Etat dit qu'on aurait tort de croire que les Chinois sont tous des mangeurs d'opium, et que, si beaucoup d'entre eux s'abrutissent avec cette drogue, on doit constater que chez les